

perfectionner dans son art et faire produire à la terre le plus qu'elle peut donner. Pour réussir complètement en agriculture, il ne suffit point de savoir labourer ou herser, comme certaines personnes sont portées à le croire; il faut plus que cela, et beaucoup plus que cela; et si nos terres, dans nombre de paroisses, ont perdu de leur fécondité, ne donnent point un rendement rémunérateur, cela est dû à l'absence d'une instruction agricole suffisante. Plus un homme est instruit, plus il est capable, et si la France, l'Angleterre, la Belgique sont des pays beaucoup plus avancés que le Canada en agriculture, on doit l'attribuer aux études faites par les cultivateurs européens qui se tiennent, par la lecture, au courant des améliorations ou des perfectionnements et des progrès de la science.

Un cultivateur ne devrait jamais hésiter à faire donner à son enfant une instruction soignée, afin que plus tard cet enfant puisse se rendre compte de ce qu'il fait et cultiver avec intelligence, avec goût et avec profit. On ne peut se dissimuler que plusieurs fils de cultivateurs abandonnent le toit paternel et se dégoûtent de l'agriculture. Pourquoi cela, messieurs? Parce que l'instruction qu'ils ont reçue à l'école de leur paroisse n'est pas suffisante et qu'on ne leur a point fait connaître quel profit ils peuvent retirer d'un sol bien cultivé. Ils n'ont en perspective que le rude travail de tous les jours, et ils ignorent qu'avec plus d'étude, ils pourraient mener une vie agréable à cultiver la terre et en retirer de bons profits. La routine a trop d'empire et a été une des causes principales de l'émigration de nos compatriotes aux États-Unis. Si le cultivateur, par sa science et son travail, eût pu se rendre maître du sol et le faire fructifier, il n'aurait pas songé à s'expatrier, car il aurait trouvé dans son pays un salaire au moins égal à celui qu'il espérait gagner en pays étranger.

Depuis un certain nombre d'années il s'est produit un mouvement agricole remarquable. Un jour nouveau a lui pour l'agriculture, et des réformes importantes ont eu lieu dans notre mode de cultiver. Ces progrès que nous constatons ne sont peut-être pas aussi rapides qu'on pourrait le désirer; s'ils sont un peu lents, ils sont sûrs, et il est certain que l'industrie laitière a été pour beaucoup dans le réveil que nous constatons. L'établissement des fromageries a fait comprendre davantage quelle source de richesse seraient pour le cultivateur les produits de la laiterie.

A cette industrie se rattache l'amélioration des races d'animaux et l'amélioration du sol. Nos terres, en plusieurs endroits, étant épuisées par un système de culture peu rationnel, il est de toute importance de leur rendre leur fécondité première. C'est au moyen d'engrais et d'une rotation intelligente qu'on parviendra à ce résultat tant désiré, car il est bien sûr que nos vaches laitières ne peuvent donner un rendement rémunérateur que si nous possédons de bons pâturages. Donc si nous voulons que nos fromageries ou nos beurreries soient abondamment fournies de lait, il faut améliorer le sol et donner à nos vaches, durant l'hiver comme durant l'été, une nourriture saine et substantielle. Le temps est passé d'hiverner les vaches à la paille et de les amaigrir au point de les rendre impropres à la production du lait durant la saison du pâturage. La fabrique de fromage qui est à nos portes nous commande d'agir autrement et de bien soigner nos animaux.

Mais qu'ai-je besoin, messieurs, de vous dire des choses que vous connaissez mieux que moi? Cependant permettez-moi encore une réflexion. J'ai prononcé le mot d'émigration des canadiens aux États-Unis. Cette émigration, constatons le avec bonheur, est bien moins grande qu'autrefois et tend à disparaître.

Des causes à la fois morales et économiques ont concouru à produire les fâcheux résultats de cette émigration. Les idées de luxe y ont contribué grandement. Dans plusieurs familles de cultivateurs les dépenses ont excédé les recettes, et les parents n'ont pas toujours su restreindre les goûts exagérés de

leurs filles pour la toilette ou de leurs fils pour les chevaux et les voitures d'apparat. Le cultivateur pauvre voulait paraître comme le cultivateur à l'aise et s'endettait d'une manière imprudente. Si les enfants ne trouvaient à la maison paternelle suffisamment pour satisfaire leurs goûts pour le luxe, on les voyait désertir leur paroisse natale et s'en aller gagner de plus forts salaires en pays étranger. On voulait jouir on voulait paraître.

Notre agriculture a pris de tels développements depuis quelques années, notre industrie manufacturière a si bien prospéré, nos relations commerciales avec l'Europe ont tellement changé d'aspect, qu'aujourd'hui le canadien trouve plus de profit à rester dans son pays qu'à tenter fortune à l'étranger. Les nombreux chemins de fer qui se sont construits ont rapproché les distances; l'exportation des produits de la terre se fait beaucoup plus aisément, et toute une révolution s'est opérée dans le commerce et l'industrie du Canada.

C'est à nous, habitants de la province de Québec, à savoir profiter du mouvement qui se fait dans notre vaste et beau pays; c'est à nous de savoir discerner ce qui peut faire notre bien ou causer notre appauvrissement; c'est à nous qu'il appartient de payer d'exemple et de montrer aux autres provinces de la Confédération, que nous sommes des gens de progrès. Nous habitons un sol fertile, sachons le cultiver avec intelligence. Nous possédons de bonnes voies de communication par eau et par chemin de fer, sachons nous en servir. Nous avons l'expérience du passé, sachons en profiter. Nous avons un beau nom dans l'histoire, sachons lui faire honneur et que nos cultivateurs aient toujours l'agriculture en grande vénération, car c'est un des arts les plus utiles à l'homme et les plus essentiels.

Je n'ai pas besoin, messieurs, de faire l'éloge de l'agriculture, puisque cet éloge est dans toutes les bouches. Vous savez ce qu'il y a de beau, et de grand dans le calme de la campagne, ce qu'il y a de pur et de suave dans la vie champêtre. Quand Dieu créa l'homme, ce fut un champ qu'il lui donna pour domaine, et ce domaine était si beau qu'on le nomma le paradis terrestre. Et d'ailleurs cet attrait irrésistible que l'on éprouve pour la campagne, cette jouissance que l'on ressent à la vue du tapis vert des prairies, cette paix qui existe sous le toit du cultivateur, ces horizons que l'œil peut à peine embrasser, toute cette belle nature qui s'étale devant nous, ne serait-ce là qu'un prisme mensonger ou une illusion du cœur? Non, messieurs, c'est un attachement naturel qui semble inné en l'homme et qu'on ne peut détruire. C'est qu'en effet la terre est la nourrice du genre humain. Comme l'ont dit quelques économistes, c'est une machine; soit, mais une machine bien supérieure à celles qu'enfante le génie de l'homme, qui porte en elle un principe de force et de vie que nous ne faisons qu'exploiter et diriger; en un mot la terre produit des richesses d'autant plus stables qu'elle a Dieu pour coopérateur.

Je m'arrête, messieurs, vous avez hâte d'entendre des voix plus autorisées et plus éloquentes que la mienne vous parler d'agriculture et spécialement de l'industrie laitière qui est la grande question du jour. Je vous remercie de votre bienveillante attention et je n'ai aucun doute que vos délibérations seront marquées au coin de la sagesse, et que, de ce que vous allez entendre et décider, il résultera un grand bien pour l'agriculture dans notre chère province de Québec.

BOUCHER DE LA BRUYÈRE.

Moulons, manière de les faire et de les couvrir en chaume.

Je crois que, même malgré notre extravagance ordinaire dans les années d'abondance, une grande partie de la récolte de foin de l'année dernière va se trouver encore entre les mains des cultivateurs, lorsque la nouvelle récolte sera prête.